

1

C'était dans une autre vie. Ma vie d'avant. D'avant le drame...

... Je l'avais invitée à fêter notre futur divorce. Je sais, c'est ridicule. Elle avait fini par accepter, malgré elle, en haussant imperceptiblement les épaules. J'avais appris à interpréter ses expressions, ses gestes. Celui-là, involontaire, signifiait qu'elle ne comprenait pas le pourquoi de cette mise en scène.

— Meredith, lui dis-je pour soulager sa peine, et si l'on essayait de se quitter sans se faire la gueule... sans se faire la guerre ? Pour Rebecca.

Elle ne répondit pas, elle souffrait en silence. J'étais insensible à sa souffrance.

Cet ultime rendez-vous romanesque en vue de sceller le début d'une relation amicale devait ressembler à une farce.

C'en était une.

Je voulais m'éloigner d'elle. Je culpabilisais. Je cherchais tous les moyens pour éviter la douleur que je lui infligeais.

C'est moi qui la quittais. Enfin, maintenant que j'y repense, c'était peut-être bien elle. J'ai encore du mal à me l'avouer.

Dès que j'évoquais (du bout des lèvres) une éventuelle séparation, s'ensuivaient aussitôt d'interminables et stériles discussions, nuit et jour, où nous finissions épuisés, écorchés, en pleurs. Mais pareilles à la tempête qui nettoie une ville, les larmes avaient effacé le problème. Pour quelque temps. Nous reprenions notre vie et continuions à nous déchirer de plus belle. Puis nous parlions encore et pleurions encore.

En vain.

Nous étions mariés depuis cinq ans. Il avait bien fallu se rendre à l'évidence, la vie à deux n'était plus supportable.

Pourtant, le jour où je l'avais rencontrée avait été une renaissance. Meredith Ratchford, cheveux longs, yeux en amande, par la simple grâce de son regard envoûtant, légèrement insistant, m'avait insufflé la vie. Avant elle, je me sentais insignifiant, vide, tandis que paradoxalement, au boulot, j'affichais une assurance sans faille ; Jonathan Anderson, *killer* jaloué par ses collègues, redouté par ses concurrents.

L'amour absolu de Meredith avait réussi à forger mon identité.

Il faut croire que cela n'avait pas suffi. Je m'étais arrangé pour tout démolir.

Comme la plupart des types dans la quarantaine de mon entourage, j'avais des maîtresses. J'avais commencé avant le mariage, il n'y avait aucune raison que je ne continue pas après. Ni la cérémonie, ni les alliances, ni la naissance de Rebecca ne m'ont fait renoncer. J'aimais profondément Meredith, je le sais aujourd'hui, mais je ne pouvais m'empêcher d'aller voir ailleurs,

c'était plus fort que moi. Ce n'était pas qu'une simple question de sexe, c'étaient peut-être aussi les effets d'une pulsion destructrice qui me bouffait depuis l'enfance. Je ne veux pas me disculper, mais à l'époque je mélangeais tout, vie professionnelle et vie privée, vie de couple et relations extraconjugales. Ce qui devait arriver est arrivé et j'ai fini par me faire prendre en flagrant délit. Dans notre chambre. La main dans le sac, si j'ose dire. Au lit. Celui-là même que je partageais avec Meredith.

Je sais, c'est ridicule.

S'ensuivirent des explications sans fin. Justifications bancales, édulcorées de ma part, *Ce n'est rien de grave, c'est comme si j'étais allé au cinéma...* inacceptables pour elle. Meredith avait le cœur déchiré. Crises de larmes. Insomnies. Somnifères. Éloignement sexuel. Elle ne voulait plus que je la touche. J'avais enfin une bonne raison pour demander le divorce.

Ce que je fis un soir à la suite d'une altercation plus violente que d'habitude.

Je conduisais nerveusement et me dirigeais vers le bord de mer où nous allions célébrer, donc, notre rupture. J'avais bien fait les choses et opté pour Kulti's Seafood, le resto de poissons le plus réputé de Venice Beach, d'où, par beau temps, la nuit, on pouvait contempler la majestueuse Cité des Anges, mystérieuse, étincelant de ses mille feux. Il pleuvait à verse sur la Californie. Un violent orage malmenait la côte. Le vent secouait les enseignes, couchait les poteaux indicateurs, bousculait véhicules utilitaires, camions et autres engins de travaux. Les rues étaient désertes. Les éléments s'étaient ligüés

contre moi. C'était sûrement un signe – un signe que je n'ai pas su interpréter. J'avais choisi le jour rêvé pour organiser mon dîner de bienfaisance.

Kulti's Seafood Restaurant était l'un des rares établissements où je ne m'étais jamais montré en agréable compagnie, un bon point pour moi. Nous y venions quelquefois, Meredith et moi, comme en pèlerinage. C'était là que nous avions flashé l'un sur l'autre, lors du banquet annuel de Kingston & Kinton, l'agence de pub pour laquelle je travaillais comme créatif. Happy few parmi les Happy few. Nathan Ratchford, le big boss, mon beau-père, était sous contrat avec *la crème* des laboratoires pharmaceutiques, Jason Behr Incorporated, l'un de nos plus gros annonceurs. Meredith avait toujours refusé de travailler dans l'agence paternelle. Grâce à son dynamisme et à son charisme, elle n'avait eu aucun mal à se faire engager comme chef de produit dans une grosse boîte pour lancer une nouvelle ligne de cosmétiques; cible visée, la grande distribution pharmaceutique. Nous l'avions donc comme cliente. Je l'avais aidée à peaufiner sa stratégie de communication et, tout naturellement, nous nous voyions deux ou trois fois par semaine, boulot oblige, dans ses bureaux ou dans les miens. Je lançais des idées, des accroches, griffonnais des esquisses de visuels. Elle les jugeait sans état d'âme et, neuf fois sur dix, les rejetait implacablement. Je râlais, repartais avec mes images en bougonnant, on a sa fierté, et plançais à nouveau sur le projet. Son exigence avait porté ses fruits, la campagne avait remporté un franc succès.

Meredith était une vraie pro, avec un incontestable (sacré?) caractère, doublé d'un flair imparable. C'est ce

qui m'avait attiré, puis séduit. Elle savait ce qu'elle voulait et surtout ce qu'elle ne voulait pas. Il était impossible de la bluffer en lui sortant des démonstrations bidon, prétendument statistiques. Elle se fiait à son instinct et savait *intimement*, à coup sûr, ce qu'une femme attendait d'un produit de beauté.

J'étais allé la chercher à son bureau. Dans la voiture, l'atmosphère était lourde, difficile à supporter. Nous étions tous les deux perdus dans nos pensées. J'avais allumé l'autoradio pour combler le silence de l'habitacle. Meredith, elle, fixait la route, balayée par de soudaines rafales.

Après le dîner, il ne me resterait plus qu'une formalité, la raccompagner chez elle puis rejoindre Rachel, toujours disponible, Rachel! Elle posait pour des magazines sexy, tournait dans des spots, des clips. Je l'avais rencontrée lors d'un shooting promotionnel dans une villa cossue louée pour la circonstance. La journée n'avait pas été facile. Toute l'équipe partie, comme par hasard, nous nous étions retrouvés seuls; elle m'avait sauté dessus et, sans avoir le temps de nous dévêtir, nous avons baisé rageusement, sur la moquette. Sinon, nous n'avions pas grand-chose à nous dire, chacun respectant, dans une sorte de contrat officieux, la vie privée de l'autre. Son obsession, c'était de devenir une star, Hollywood, miroir aux alouettes, on connaît la chanson... L'illusion !!! Mais j'étais accro. L'intellect en stand-by. Le corps en ébullition. Que demander de mieux!

J'avais loué provisoirement un petit meublé aux environs de Maple Park. Une chambre pour moi, l'autre pour Rebecca. Nous avons décidé que Meredith aurait la

garde et que je la prendrais un week-end sur deux. Ça m'arrangeait. Je ne voyais pas comment, entre l'agence et mes petites virées nocturnes, j'aurais pu m'occuper d'elle. Si Rebecca avait de toute évidence une place dans mon cœur, elle ne l'avait pas, techniquement, dans ma vie.

Je sais, c'est nul.

Je me couchais tard, me levais à n'importe quelle heure (un créatif n'est pas Monsieur Tout-le-monde et ne s'abaisse pas à pointer) puis, après la douche, et pour entretenir la forme, je veux dire pour mieux baiser, je sais, c'est ridicule (j'avais lu des bouquins sur la question, le régime entretenait la chose et je voulais assurer un max dans mes « soirées perso »), j'entamais mon petit-déjeuner soi-disant diététique. Jus de légumes frais, grand verre de lait, *pancakes* arrosés de sirop d'érable, omelette un jour sur deux, fruit frais.

Là, enfin, je daignais me montrer à l'agence.

Avant le dîner, j'avais pas mal bu, je veux dire un peu plus que d'habitude, et à ce moment-là, sur cette route en pleine nuit, avec Meredith muette à mes côtés, tout s'embrouillait. Le sens de cette soirée commémorative, que j'avais pourtant organisée, m'échappait. Chacun son tour. Des deux, c'était moi à coup sûr le plus déconcerté.

— Tu roules trop vite, t'es complètement saoul.

— On arrive, répondis-je en ralentissant un peu.

Meredith, pour une fois, avait demandé à ses parents de venir garder la petite à la maison. Quand je lui ai exprimé mon étonnement, elle m'a répondu qu'elle n'avait plus confiance qu'en eux. Pourtant, ils habitaient

à l'autre bout de la ville et il faisait un temps de chien. Cela les obligeait à dormir sur place, alors que notre baby-sitter attitrée habitait à côté de chez nous, pardon, de chez ma femme.

Au Kulti's Seafood, j'avais ma table réservée, près de la fenêtre d'où je passais de longues minutes à contempler la ville et, le soir, à deviner, derrière les paillettes dorées, l'angoisse de la cité en perdition. Le rêve n'était qu'illusion. Je sais de quoi je parle. Bienvenue au club. De par mon job, j'avais, paraît-il, la chance d'évoluer parmi les grands de ce monde : hommes et femmes de pouvoir, grands patrons (industrie, presse, télévision), producteurs. Après avoir ingurgité et sniffé quantité de verres et de lignes, nous étions accueillis, bras et cuisses ouverts dans certains établissements, V.I.P., *backrooms* et compagnie, et nous nous transformions la nuit en de véritables vampires. Suivez mon regard : *Chinatown*, *Blade Runner*, *L'Arme fatale*, *L.A. Confidential*, et j'en passe, Los Angeles a ses titres de noblesse filmés noir sur blanc, et en couleur. Si j'ose dire. C'est donc dans un cloaque que je survivais. Dans ce monde-là, pas beaucoup de place pour la tranquille et fantasmée *american way of life*, pour les *love story* sirupeuses, pour les couples fidèles, la famille modèle et les enfants chéris.

À moins d'un miracle...

Ce soir-là, à l'abri derrière notre fenêtre panoramique, je n'y voyais rien du tout – les éléments en furie crachaient sur la vitre par bourrasques. On était au début de septembre, il faisait plutôt froid pour la saison. Malgré la tempête, le resto affichait complet. Il en fallait

plus pour décourager les affamés raffinés. Pour ceux qui n'appartenaient pas au clan, il fallait au moins trois semaines pour réserver une table.

Nous avons commandé un assortiment de poissons grillés, arrosé d'un Chardonnay 2001 choisi par Christopher soi-même, le maître d'hôtel stylé qui se vantait d'avoir travaillé chez Bocuse.

Nous mangions en silence avec le sentiment, avéré, de n'avoir plus rien à nous dire. Meredith picorait. Moi, je buvais. Plus jamais je n'inviterais une femme à fêter une rupture.

Dans la catégorie plans foireux, j'avais décroché l'Oscar.

Mon téléphone a sonné. C'était Rachel. Je me suis levé sans paraître le moins du monde gêné – j'avais l'excuse d'avoir bu – et me suis dirigé vers les toilettes. Elle s'impatientait, Rachel. Elle craignait que je me réconcilie avec mon ex. Elle m'attendait à poil sur le lit, comme d'habitude, cuisses écartées, « J'ai déjà pris une ecstasy, je t'attends pour la seconde, ma chatte est toute mouillée ». Elle se caressait, mais ça devenait chaud bouillant. Elle m'aimait comme une folle !

Ce genre de choses, quoi... Elle savait me parler, Rachel !

« Moi aussi », lui ai-je répondu. Je n'en pensais pas un mot.

Impardonnable.

Lorsque je suis revenu à table, Meredith avait commandé une nouvelle bouteille. Elle m'en a versé un verre et me l'a tendu avec un demi-sourire. J'étais troublé par ce coup de fil, on n'est pas de bois.

— Ne sois pas gêné, tu as ce que tu voulais, tu es libre, à présent, tu pourras assouvir tous tes fantasmes. Buvons à ta nouvelle vie !

— Meredith, aussi bizarre que cela puisse paraître dans ces circonstances, tu es la femme de ma vie. Ne souris pas. C'est tout simplement peut-être un peu tôt. Je ne suis pas encore prêt pour la normalité, dis-je plate-ment en avalant mon verre d'un trait.

— Tu bois trop, répéta-t-elle en me fixant intensément dans les yeux.

— T'inquiète !

Ma voix était pâteuse, alors que les lumières de la salle commençaient à se balancer étrangement.

J'eus mal à la tête tout à coup. Je mis ma main sur mon front en fermant les yeux, ce fut pire. La terre entière se mit à tourner.

— Il est temps de rentrer, fit-elle en se levant.

— Attends... l'ad... di... tion.

J'avais de plus en plus de mal à parler.

— C'est fait, répondit-elle sèchement alors qu'une apprentie starlette nous apportait notre vestiaire.

Je vacillais. Mes jambes me lâchaient. Pourtant, d'habitude, je tenais bien l'alcool... Je me souviens que Meredith me soutenait par la taille pour m'aider à franchir dignement la porte. Bizarrement, je me souviens aussi, dans mon nuage, des clients qui me regardaient chanceler. Il fallait descendre quelques marches. Il me semble même que Christopher, toujours très digne, est venu à la rescousse. Il nous a aidés à entrer dans la voiture. Meredith a pris le volant et s'apprêtait à démarrer. C'est à peu près à ce moment-là qu'un choc s'est produit... Une ombre s'est jetée sur la voiture, presque dans

le pare-brise. La portière s'est ouverte de mon côté, un type m'a empoigné et m'a éjecté. Pendant ce temps, un autre a ouvert la portière côté conducteur, a poussé Meredith et pris sa place au volant. Je l'ai entendue hurler, se débattre, résister. Elle a réussi à s'extraire du véhicule et a fait quelques mètres en courant dans la rue. Le second type l'a rattrapée, l'a traînée et jetée de force à l'intérieur. Puis il a claqué la portière. J'ai réussi à me relever. Mais aussitôt l'univers s'est mis à virevolter. Un horrible cauchemar. Je me suis accroché comme un ivrogne à la carrosserie, je n'arrivais pas à mettre un pied devant l'autre. J'ai tenté de crier, mais aucun son n'est sorti.

C'est alors que j'ai reçu un coup terrible derrière la tête. Je suis tombé à terre, dans une flaque d'eau. Tout s'est anéanti.